

Lors de sa création en 1990, le Centre de recherche sur les aspects culturels de la vision de la Ligue Braille s'est défini comme un lieu de rencontre visant à réunir des chercheurs de divers horizons intéressés par la vision et, plus particulièrement, par ses aspects culturels. Sensibles à cet appel, Pol P. Gossiaux et son assistante Lucienne Strivay, qui animent le service d'Anthropologie culturelle au sein de la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, ont pris l'initiative de réunir à l'attention du Centre de recherche de la Ligue Braille, un ensemble de textes originaux relatifs à l'anthropologie du regard. Ceux-ci ont été répartis dans la présente livraison et dans le n° 15 de VOIR (à paraître). Les auteurs n'appartiennent pas nécessairement à la même discipline ou à la même institution, mais sont animés d'une même générosité et d'un même désir de partager les connaissances qu'ils ont pu acquérir quant à l'objet de la recherche. Il s'agit, dans l'ordre des articles publiés dans ce numéro, de Carl Havelange (F.N.R.S.), de Pol P. Gossiaux et de Lucienne Strivay déjà cités, de Michel Dupuis (Université de Louvain) et de Vinciane Despret (Université de Liège). Nous les remercions tous très vivement pour leur apport, spécialement Lucienne Strivay qui, en plus de sa contribution scientifique, s'est acquittée des tâches de coordination du projet.

A la suite de ces textes, on lira la transcription des communications faites par Aubert Martin (Université de Liège) et Max Milner (Université de Paris III-Sorbonne nouvelle), lors de la Journée d'étude du 23 novembre 1996 organisée à l'occasion de la sortie des *Figures littéraires de la cécité* (VOIR n° 12-13, novembre 1996). Comme à l'accoutumée, les rubriques «Parcours à travers livres et revues» et «En bibliothèque» clôturent la publication.

Pol P. Gossiaux et Lucienne Strivay s'étant aimablement chargés de rédiger une introduction générale aux textes rassemblés par eux pour la présente livraison, nous nous bornerons à un bref commentaire de l'article qu'ils ont proposé de placer, en raison de sa portée générale, en tête de l'ensemble.

La nouvelle contribution de Carl Havelange, qui a déjà publié un premier article relatif aux pouvoirs du regard dans le numéro 3 de VOIR (octobre 1991), plaide pour une théorie d'un *troisième élément*, organisateur des relations

entretenues au sein du couple voyant/vu et qui détermine la nature et la portée du regard.

Il n'est pas possible de résumer ici cet article très documenté et au demeurant fort agréable à lire. L'on observera simplement que le *troisième élément* y est essentiellement défini par sa fonction et sa position dans une structure. Protéiforme, il peut être à la fois «sens, pouvoir, correspondance, diversité, analogie, anagogie, fusion...», mais toujours il possède la même fonction : autoriser et organiser l'exercice du regard. Son efficacité tient à son invisibilité; vient-il à être débusqué, c'est toute l'économie du couple voyant/vu qui se trouve bouleversée et un nouvel ordre du regard institué.

Une telle approche s'inscrit très clairement dans une tradition de pensée désignée par le terme un peu pesant de «structuralisme» et souvent attribuée à notre barbare époque mais qui plonge ses racines jusqu'à l'Antiquité. Comme l'a montré André Motte (VOIR n° 6, avril 1993), les adeptes des mystères d'Eleusis, pour ne parler que d'eux, avaient en effet développé une réelle science du *troisième élément* à l'œuvre dans la structure de la perception, là où s'engendre le désir de voir.

Pour revenir aux temps actuels, en inférant, au départ de son observation de l'Histoire, les traits caractéristiques de cet organisateur subreptice qu'est le *troisième élément*, Carl Havelange élabore en fait une notion étonnamment proche du concept psychanalytique de phallus, ce signifiant irréprésentable, mais apte à désigner dans leur ensemble les effets de signifié (VOIR n° 10, mai 1995) et dont Lacan précisait dans ses *Écrits* (1966) qu'il ne peut jouer son rôle que voilé.

L'on pourrait pousser plus loin la comparaison, et se demander si le *troisième élément*, à creuser dans le visible l'anfractuosité qui en délivre le sens et à commander de la sorte le regard du sujet, n'inscrirait pas entre le voyant et le vu une liaison complexe comparable à celle qui articule le signifiant au signifié du langage verbal.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'un *troisième élément* tient les aspects culturels de la vision pour déterminants. A ce titre, elle ébranle l'héritage sensualiste qui, aujourd'hui encore, tend à réduire la vision à un processus binaire, éludant l'élément spécifiquement humain qui sur le VOIR a barre.

Raoul DUTRY ●

Oculi pars corporis pretiosissima qui lucis usu vitam distinguant a morte.

Les yeux, la partie du corps la plus précieuse, qui, grâce à la lumière, distinguent la vie de la mort.

Pline, *Historia Mundi*, Lib. XI, cap. xxxvii, J.N. Victorius ed., Lyon, A. Vincent, 1553, p. 206.

Dans son *Analytique du sublime*, Kant relève après d'autres que si l'on admettait, fait non acquis, que les hommes disposent des mêmes sens, encore serait-il douteux que tous aperçoivent les mêmes objets de manière identique.

Kant jugeait impossible toute réponse à cette question. Nous croyons détenir des réponses qui ne s'appuient souvent que sur de bien frêles théories, inspirées de savoirs fort divers, du behaviorisme, de la *gestalt*, de la phénoménologie : quoique les structures cognitives du cerveau soient sans doute identiques pour tous, aucun homme, quel que soit son individualité, son sexe, son âge, son appartenance sociale, son hérédité, son immersion culturelle, ne voit, n'entend, ne sent les choses de la même manière⁽¹⁾.

Tout d'abord, comme le montre C. Havelange, l'on voit, en fonction d'une théorie de la vision. Voir, c'est agir, provoquer l'amour, la haine. La vie et la mort. Ainsi pensait-on qu'une mère, pour donner la vie, devait avoir la vue correcte. En effet, elle risquait de transférer sur le corps de son enfant une vive impression sensorielle. Si son imagination intérieure est faussée, rêvant de poires au lieu de formes humaines, elle donnera naissance à des poires (Malebranche).

Voir, c'est aussi penser que la vue crée l'idée. Et comme tout le XVIII^e siècle, le siècle de la Nuit, comme l'appelait La Harpe, a relégué dans l'ombre les autres peuples, pour les détruire, c'est parce que leur regard, leur vision, la forme de leurs orbites, renvoyaient à l'insupportable altérité des gnoséologies (P. P. Gossiaux). Plus insupportable encore, le regard des fous. Dans leurs yeux, seul lieu de la surface corporelle où se rêve l'accès à la transparence des profondeurs, se rencontre le vertige de la plus intime dérégulation : une sourde et décisive identité (L. Strivay). Sans doute posent-ils le problème d'une éthique du regard que leur objectivation ambiguë déroutent mais les mouvements de leur opacité et de leur exposition ne sont qu'une modalité de l'interaction quotidienne des êtres et de leurs enjeux. Ceux de la présence modifiée et modifiante, celle qui nous échappe définitivement, comme l'écrit

M. Dupuis, et que nous pouvons peut-être veiller. La médecine, depuis Hippocrate, dont le savoir se fonde sur les certitudes des magies lointaines, examinait le regard comme l'un des actes majeurs de la diagnose. Rationaliste, Aristote fonda cet acte sur un rapport de l'homme à l'animal. Un regard qui interroge plus celui qui regarde que le regard, comme l'illustrent les pratiques toujours vivantes des éthologues actuels (V. Despret).

Lire pour comprendre, prévenir, composer, soigner, traiter et produire des signes explicites, maîtriser le sens. Un long déchiffrement sémiotique s'attache à la vue et au regard aussi loin que le parcours nous mène dans le temps ou dans l'espace de l'obscurité et de la lumière : entreprise panoptique dont les miroitements ne s'épuisent jamais, à la recherche des permanences au milieu des accidents. Cette élaboration, toujours ethnocentrique, n'est pas un monopole européen. Larmes des dieux, toute puissance d'un œil d'ombre, alliances par le regard, des yeux ouverts, fermés, jonglés, dernier retrait du vivant, première empreinte d'invisible...il nous faudra bien d'autres pages, un autre numéro, pour entrouvrir simplement l'approche des ailleurs. Travail intime ou collégial de la représentation, la philosophie des formes élabore pour l'œil, mais non pour lui seul, ce que l'œil a capté. Capter, en l'interrogeant, une façon d'être au monde pour une structuration symbolique de création ou de destruction. L'exercice du regard créateur, en soi réflexif, et le regard de l'œuvre mettent en jeu des effets de savoir, des effets de pouvoir, paradigmes des métamorphoses, effets orientés dans un champ de conflits.

Aborder une anthropologie de la communication par le regard, ces codifications infiniment déclinées d'un usage permanent, cardinales dans l'échange mais rarement verbalisées, coercitives comme toute règle et comme toute règle détournées, appelleraient encore l'espace d'une publication supplémentaire.

La pénombre, énigmatique espace d'équilibre entre deux aveuglements, nous a offert une entrevue, une condition possible du regard sur le regard. Emergence des modelés dans la douceur amère des passages, quelque part entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'identité et l'altérité, entre la vie et la mort. Un lieu où l'invisible a laissé comme une ombre portée.

Pol P. GOSSIAUX et Lucienne STRIVAY ●

¹ Des exemples de différenciations de la perception sensible selon les cultures seront donnés dans le prochain numéro.